

DE L'HUMAIN DANS LES ROUAGES



ENTRETIEN THIERRY BEINSTINGEL

Roman d'entreprise? Trop réducteur! Roman témoin de son temps, habilement construit, empathique, sur un sujet si passionnant: le travail. Un homme de 50 ans, électricien, est contraint d'abandonner son métier pour devenir téléopérateur: un bouleversement de vie et un réapprentissage de la langue et du regard sur soi et sur les autres.

Par **JEAN-BAPTISTE HAMELIN**, Librairie Le Carnet à spirales, Charlieu. Entretien réalisé lors de la réunion PAGE Rentrée littéraire, le 7 juin à la Bibliothèque nationale de France. **Propos recueillis par PATRICK DE SINETY.**

PAGE: *Retour aux mots sauvages* est un roman dit d'entreprise, comme il en paraît actuellement. Toutefois, cette catégorisation est peut-être un peu réductrice: sommes-nous bien en face d'un roman et non d'un documentaire factuel?

THIERRY BEINSTINGEL: Je voudrais tout d'abord insister sur la dimension spécifiquement romanesque de mon livre. On peut évidemment lui accoler des étiquettes, celle de roman social, de roman d'entreprise... Mais si le sujet concerne effectivement le travail – un sujet pour moi comme un autre –, je me suis attaché à le traiter comme un thème de fiction. Je crois que la trame est suffisamment étoffée, que mon personnage principal possède une vraie épaisseur psychologique, etc. Pour en parler plus précisément, *Retour aux mots sauvages* met en scène cet homme, ancien électricien qui découvre, par le biais de son nouvel emploi, le monde des téléopérateurs, un monde dont il ignorait tout et dans lequel il se retrouve plongé jusqu'au cou, et malgré

lui. Cette fois, ce n'est pas le geste, ce ne sont pas les mains qu'il se doit de maîtriser, c'est le verbe. On a tous eu affaire, à un moment ou à un autre, à des téléopérateurs, et l'on a tous pu se rendre compte que l'outil principal d'un téléopérateur, ce sont les mots. Voilà cependant un outil que mon personnage ne maîtrise pas, ou mal. D'autant que ce sont des mots exclusivement dictés par l'entreprise, des mots qui ne sont pas les siens, qui ne lui appartiennent pas. Il lui faut intégrer des scripts fournis par sa hiérarchie, des procédures qu'il doit suivre lorsqu'il est en contact avec un client, surtout, il est contraint d'apprendre une sorte de nouvelle langue, celle de l'entreprise, qui n'est pas la sienne, qui la dépossède de la sienne. Voilà, en gros, la trame de mon roman, de mon histoire, une belle histoire.

P: Au départ, quand il débarque dans cette société de téléopérateurs, on surnomme le personnage « le Nouveau ». Ensuite, il est invité à se choisir un prénom. Il opte pour *Éric*. Vous disiez que votre personnage avait une épaisseur. Je ne le contesterai pas, mais on constate aussi qu'en renonçant à son prénom, il perd son identité. Il me semble que c'est l'un des thèmes de votre roman.

L'homme devient la chose de l'entreprise, il n'existe plus par lui-même...

T. B.: C'est très vrai. Les choses ne se passent pas de la même façon dans toutes les sociétés de téléopérateurs, mais souvent, quand un nouveau arrive, on l'invite à se choisir un prénom, celui qu'il donnera aux clients lorsqu'il entrera en contact avec eux.

P: C'est frappant, votre personnage perd l'habitude de dire bonjour, il ne dit plus qu'au revoir. Cette perte de la langue maternelle spontanée, au profit d'une langue entrepreneuriale, médiatique, économique est un thème essentiel de *Retour aux mots sauvages*.

T. B.: Quels sont ces « mots sauvages »? Quel est ce « retour »? Un retour à cette langue maternelle que la langue d'entreprise tente d'occulter. Dans le déroulement de cette histoire, le téléopérateur est confronté à une société qui ne se porte pas très bien, où des employés se suicident. Or, la première manifestation du roman de ce retour aux mots sauvages survient par le biais d'une lettre laissée par un téléopérateur avant son suicide. Il écrit: « *Je me suicide à cause de mon travail.* » Cette phrase, grammaticalement très correcte, est issue de la langue maternelle. Ce à quoi l'entreprise répond par